

Comment reconstituer son histoire familiale quand elle est pleine de trous ?

Scènes “Un jour, j’irai (et ce sera bien)” est inspiré du vécu de Charlotte Brihier.

Critique Stéphanie Bocart

Née d’une maman algérienne et d’un papa français, “j’ai toujours entendu que je ressemble à ma mère”, raconte Ambre (Charlotte Brihier). “Mais, ma mère, elle ressemble à qui ? À sa mère à elle ? Et elle est où cette partie de ma famille ?”

Ambre n’a que trois ans lorsqu’elle perd son papa. Elle se retrouve seule avec sa sœur et sa maman, Hayat. Elle n’a aucun souvenir de son père, alors elle demande à sa mère de lui raconter. Et plus Hayat raconte, plus Ambre veut savoir et “enquête” : comment a-t-elle rencontré son père ? comment est-elle arrivée en France ? pourquoi n’est-elle jamais retournée en Algérie ? etc. Au fil des confidences que sa maman lui livre, Ambre apprend que ses grands-parents sont kabyles et qu’ils ont quitté l’Algérie pour la France au lendemain de l’indépendance (1962). Son grand-père était un harkis, l’un de ces soldats algériens recrutés pour combattre dans l’armée française pendant la guerre d’Algérie. L’Algérie indépendante, il est devenu un traître aux yeux de ses compatriotes. Lorsqu’ils arrivent à Marseille, ils sont envoyés



Dans “Un jour, j’irai (et ce sera bien)”, Ambre (Charlotte Brihier) veut comprendre d’où elle vient, quelles sont ses origines algériennes.

en camp de regroupement tandis qu’Hayat sera placée dans des familles d’accueil. Jamais, elle ne grandira avec ses parents. Jamais, elle ne retournera sur sa terre natale : “La guerre a laissé des traces indélébiles”, explique-t-elle.

Enregistrements audio

Première création et mise en scène de Charlotte Brihier, **Un jour, j’irai (et ce sera bien)** ★★★ s’inspire de son vécu. Avec beaucoup de délicatesse, de légèreté et de pudeur, la comédienne mêle ses propres souvenirs et questionnements à des enregistrements audio de sa maman, des images d’archives et des scènes ima-

Avec délicatesse et pudeur, la comédienne mêle ses souvenirs à des enregistrements de sa maman, des images d’archives et des scènes imaginaires de son passé familial.

ginaires, voire fantasmées de son passé familial. Sur scène, elle est entourée de Soazig De Staercke, Lucile Vignolles, Mattéo Goblet et Jérôme Vilain, qui, tantôt, accompagnent le récit, tantôt l’étoffent en se glissant fort bien dans la peau d’une détestable mère d’accueil, d’un couple de voisins bienveillants ou d’un assistant social. La scénographie, très léchée et élégante d’Irma Morin, avec son tulle tout en transparence, permet de voyager d’un lieu à l’autre, d’une époque à l’autre.

Peu à peu, au départ de ces fragments, Ambre tente de reconstituer le puzzle de son histoire familiale. “Parfois, je culpabilise d’être française, confie-t-elle. J’aime un pays qui a mal traité mes grands-parents, qui a disséminé ma famille. [...] Je me sens pleine de trous.” Et pour combler ces vides, répondre aux questions toujours en suspens, “un jour, j’irai en Algérie”, assure-t-elle.

La question de l’immigration, de l’héritage familial et de la transmission transgénérationnelle a, certes, déjà été traitée maintes fois au théâtre. Mais *Un jour, j’irai (et ce sera bien)* se révèle aussi une quête de soi touchante, pleine de fraîcheur et d’espoir, sans jugement ni ressentiment, qui peut résonner en chacun de nous.

→ Bruxelles, le Rideau, jusqu’au 24 janvier – 02/737.16.01 – <https://lerideau.brussels>

Roberto Alagna fait (presque) tourner les serviettes à Bozar

Musique Le ténor s’illustre dans un programme sans queue ni tête qui, pourtant, invite à danser.

Le concert était organisé par la fondation Uningo, qui œuvre à faire connaître le travail d’une grande variété d’associations impliquées dans les questions sociales et éducatives, en collaboration avec *La Libre Belgique*. À l’affiche ce mardi soir, Roberto Alagna – ténor star depuis plus de trente ans – en lettres affirmatives, mais le concert repose sur une construction plurielle : outre les interventions de la tête d’affiche, accompagnée en première partie par le pianiste Aaron Wajnberg et en seconde partie par l’orchestre Bryggen, sous la direction de Dirk Brossé, on entendra également une poignée de jeunes talents de part et d’autre de l’entracte. C’est donc la jeune pianiste Akari Bastiaens – 12 ans ! – qui ouvre les festivités avec la flamboyante *Valse op. 42* de Cho-

pin et une *Ronde des lutins* de Liszt mutine et virtuose. Le Duo Chaos – produit de l’école Musica Mundi – offre en seconde partie une *Passacaille* de Händel et la *Danse Macabre* de Saint-Saëns d’une grande profondeur.

Les yeux dans les yeux

Il y a quelque chose d’émouvant à entendre un artiste habitué aux grandes scènes d’opéra, avec orchestre et chœur et aux prestations à ciel ouvert devant des foules, soutenu par une sonorisation savante, se présenter à Bozar accompagné d’un simple piano dans une prestation strictement acoustique, sans micro. Cet exercice de dépouillement quasi franciscain, Alagna l’affronte avec naturel et simplicité. Dans la forme, la disparité du programme étonne. À mi-chemin entre Mario Lanza et la *Chance aux chansons* du regretté Pascal Sevran, Alagna fait son numéro et sait – probablement mieux que personne – faire monter la tension à mesure que la soirée progresse.

Ainsi, cette voix qui résiste aux assauts du temps et d’un répertoire de plus en plus lourd s’installe-

t-elle prudemment dans l’espace, tablant plus volontiers sur la subtilité du musicien que sur l’insolence de ses moyens vocaux. C’est donc à coup de pianissimi suaves qu’Alagna gagne l’attention du public et c’est dans l’élégance de ses airs d’opéra français qu’il récolte ses premiers vivats.

En seconde partie – cette fois avec orchestre – une série de tarentelles et de chansons populaires font monter la sauce. La voix, qui s’était réfugiée dans un grave riche et coloré, se met à explorer plus franchement l’empire des aigus. Le ténor ouvre les vannes, la voix gagne en puissance et l’insolence des moyens finit par arracher à la salle une standing ovation amplement méritée.

Dans un unique bis, Alagna invite le public à chanter et à taper des mains. Contestable, ce tour de chant flirtant avec le cabotinage ? Peut-être. Mais n’est-il pas particulièrement spectaculaire de parvenir à distiller des trésors de subtilité musicale dans un programme qui n’ambitionne pourtant qu’à divertir ? Voilà, précisément, le grand art.

Camille De Rijck